



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

274 | Juillet-Décembre

Prier aux Suds - Des lieux de culte entre territoires et mobilités du religieux

De la mobilité des vivants à celle des morts : permanences et mutations du rituel funéraire guajiro dans les cimetières de Maracaibo, Venezuela

From the mobility of the living to that of the dead : constancies and transformations of the guajiro funerary ritual in the cemeteries of Maracaibo, Venezuela

Camille Varnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/7854>

DOI : 10.4000/com.7854

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2016

Pagination : 207-234

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Camille Varnier, « De la mobilité des vivants à celle des morts : permanences et mutations du rituel funéraire guajiro dans les cimetières de Maracaibo, Venezuela », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 274 | Juillet-Décembre, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 15 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/com/7854> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.7854>

De la mobilité des vivants à celle des morts : permanences et mutations du rituel funéraire guajiro dans les cimetières de Maracaibo, Venezuela

Camille Varnier¹

Introduction

De la mobilité des vivants croisée à celle des morts, cet article propose une réflexion concernant les modes d'appropriation de l'espace par les Guajiros – ou *Wayúu*² – peuple amérindien d'origine *arawak*, au sein des cimetières urbains de Maracaibo au Venezuela. Le travail de terrain mobilisé a été réalisé durant la période 2011-2013³ entre la péninsule de la Guajira, territoire ancestral des Guajiros situé à la frontière colombo-vénézuélienne, et la ville de Maracaibo, capitale régionale de l'État du Zulia.

Entre nomadisme et migration, la frontière est mince lorsqu'il s'agit de définir la mobilité des Guajiros au cours des siècles passés. Autrefois présents exclusivement dans la Guajira, ils ont souvent été décrits comme des chasseurs-cueilleurs, des pêcheurs, puis des pasteurs nomades (Picon, 1983 ; Gutierrez, 2010 ; Giraldo, 2016) se déplaçant sporadiquement sur l'ensemble de ce territoire au climat semi-désertique à la recherche de ressources en eau et en pâturage (Gómez, 1989). Ce rapport au territoire

1. Doctorante en Géographie, Laboratoire ESO-Caen (UMR 3690), Université de Caen Normandie, camille.varnier@unicaen.fr.

2. *Wayúu* est le terme employé par les Guajiros pour s'autodénommer. En *Wayúunaiki* (langue traditionnelle des Guajiros), il peut être traduit par le terme de « personne » ou « gens » et s'oppose à celui d'*Alijuna* utilisé pour désigner l'« étranger », le « blanc », le *non-wayúu* (Finol, 2007).

3. Le travail de terrain au Venezuela s'est déroulé en deux phases. La première, lors d'un séjour de dix mois, entre septembre 2011 et juin 2012, et la seconde sur une période de trois mois, entre juillet et septembre 2013.

exclusif change en même temps que leurs activités de production au début du ^{xx}e siècle avec la découverte des premiers gisements de pétrole dans la région du lac de Maracaibo (Fuenmayor, 2005 ; Fournier, 2010). Fuyant la sécheresse et la pauvreté, ils entament un processus de migration en direction du sud de la Guajira pour venir progressivement s'installer dans les espaces urbains. En 2011, selon le recensement de l'INE⁴, la ville de Maracaibo constitue le premier pôle national de migration des Guajiros. Néanmoins, si aujourd'hui une grande partie d'entre eux réside au sein de cette ville pour des raisons sociales et économiques, les allers-retours avec la Guajira restent réguliers. Pour ces nomades devenus sédentaires mobiles, la pérennisation de leur système de normes et de valeurs socioculturelles devient alors un enjeu qui se joue désormais sur deux territoires : la Guajira et la ville.

L'une des spécificités culturelles des Guajiros repose sur une représentation double de la mort. Selon les croyances ancestrales, ces derniers meurent deux fois : une première fois physiquement (la mort du corps), une seconde fois spirituellement (la mort de l'âme). Dans la pratique, cette double mort est exprimée matériellement par la réalisation d'un rituel funéraire en deux temps et en deux espaces différents. Une dizaine d'années après l'accomplissement d'un premier enterrement dans un cimetière proche de l'ancien lieu de vie du défunt (la première mort), les Guajiros procèdent à l'exhumation des restes mortuaires, à leur déplacement, puis, à leur ré-enterrement dans un cimetière familial de la Guajira (la seconde mort). Si en migrant à Maracaibo, les Guajiros ont progressivement investi un certain nombre d'espaces, publics ou privés, individuels ou collectifs, qui constituent leur « cadre de vie » (Ripoll et Veschambre, 2006), leurs morts prennent désormais place au sein des cimetières municipaux. Dans quelle mesure l'immigration des Guajiros au sein de la ville génère-t-elle une mutation de leurs croyances et de leurs pratiques rituelles funéraires ? Au travers d'une étude de l'organisation de l'espace d'un cimetière municipal à Maracaibo – *el Corazón de Jesús* – et des pratiques funéraires observées, il s'agira d'apporter des réponses quant aux permanences et transformations socioculturelles des Guajiros engendrées par leurs mobilités interterritoriales durant leur vie et au-delà de leur mort. Dans ce cas précis, l'analyse des marquages symboliques et identitaires guajiros à l'échelle des monuments funéraires permettra d'appréhender leur degré d'appartenance aux espaces urbains.

4. Selon le recensement de l'Institut national des statistiques (INE) de 2011, Maracaibo apparaît comme le premier pôle de concentration indigène avec 61,2 % du total national d'individus se reconnaissant comme appartenant à un groupe autochtone. Sur ces 61,2 %, 404 645 personnes, soit un pourcentage de 91,23 %, s'identifient comme appartenant au peuple guajiro.

I - Territoires et mobilités des Guajiros

1 - La Guajira, un territoire ancestral transfrontalier

À l'extrême nord du continent sud-américain, à la frontière entre la Colombie et le Venezuela, se dresse un paysage singulier entrecoupé de montagnes abruptes et de plaines desséchées où seule une végétation xérophile, arbustive et cactacée semble survivre au souffle continu des alizés parcourant le sol sableux d'un territoire au climat semi-désertique. Ce territoire, c'est celui de la Guajira, une vaste péninsule de 23 218 km² bordée, à l'ouest et au nord, par la mer des Caraïbes et, à l'est, par le golfe du Venezuela. Très souvent décrite comme un territoire isolé, hostile et inhospitalier (Perrin, 1980 ; Pérez, 2006 ; Valbuena et Paz, 2007), la péninsule de la Guajira contraste incontestablement avec Maracaibo, immense centre pétrolier situé pourtant à seulement une vingtaine de kilomètres au sud-est. Cependant, malgré une faible densité de population – 27,65 hab./km² selon le recensement de l'INE de 2011, contre 2 653,54 hab./km² pour Maracaibo – et des conditions de vie difficiles : sécheresses répétées provoquant à la fois l'infertilité des sols et la quasi-inexistence des ressources en eau (Díaz, 2004), la Guajira possède un riche patrimoine culturel ainsi qu'une organisation sociale et politique interne régie par la présence historique des Guajiros sur le territoire (Puentes *et al.*, 2007). Elle représente pour eux leur territoire ancestral, à savoir le « berceau identitaire » (Martinat, 2005) de leur système social, de leur culture (normes, valeurs, symboles) et de leur singularité vis-à-vis des autres groupes sociaux (Jolivet et Lena, 2000). Encore de nos jours, ils s'attachent à y préserver et à y pérenniser un mode de vie basé sur une organisation typique des sociétés « traditionnelles à solidarité mécanique⁵ » (Durkheim, 1893), une identité culturelle forte définie par un ensemble de pratiques et de rites transmis de génération en génération sur la base d'une mémoire collective, de même que l'usage d'une langue propre, le *Wayúunaiki* (Mussat, 2009 ; Gutierrez, 2010).

Le contexte social et politique dans lequel est inscrit le territoire de la Guajira aujourd'hui est issu d'un long processus sociohistorique de résistance des Guajiros, engagé à partir du XVI^e siècle face à la puissance des empires coloniaux (Paz *et al.*, 2005). Considérés par un grand nombre d'auteurs

5. La « solidarité mécanique », terme introduit par Émile Durkheim en 1893 dans *De la division du travail social*, résulte de la proximité et de liens de similitude d'individus vivants ensemble au sein d'une même communauté. Ils ont les mêmes croyances, les mêmes valeurs et partagent les mêmes modes de pensée. Le poids du groupe est très important (valeurs de la famille, du travail) et les consciences collectives élevées. Le maintien de la cohésion sociale fait qu'aucun écart à la norme n'est accepté. Elle s'oppose à la « solidarité organique » que l'on rencontre dans les sociétés dites « modernes », où est présente une certaine division du travail social.

(Monroy, 1990 ; Picon, 1999 ; Gutierrez, 2010 ; Longa, 2011) comme l'un des peuples indigènes le plus belligérant du Venezuela et de la Colombie, les Guajiros ont témoigné d'une grande capacité de résistance et d'adaptation stratégique pour tenter de maintenir, au cours des siècles, l'intégrité de leur territoire (Ojer, 1983 ; Ramousse, 1989 ; Pérez, 2006). L'adoption notamment des armes à feu et des chevaux, comme moyen de défense auprès des Espagnols lors de la colonisation (Picon, 1999), ou encore le passage d'une économie de subsistance à une économie pastorale en passant par l'essor du commerce transfrontalier vers la fin du ^{xix}^e siècle (Valbuena et Paz, 2007) ont permis aux Guajiros de conserver une certaine forme d'autonomie politique au sein de la Guajira (Ramousse, 1999 ; Salamanca, 2015). Si d'un point de vue juridique la Guajira est aujourd'hui administrée à l'échelle nationale par les politiques vénézuélienne et colombienne (Article 126 de la Constitution de la République bolivarienne du Venezuela, 1999), elle reste cependant auto-organisée à l'échelle locale par les Guajiros (Puentes *et al.*, 2007).

Bien sûr, il est important d'émettre des nuances sur le maintien des traditions et de l'ordre social guajiro qui n'a pas été entretenu de manière équitable sur l'ensemble du territoire de la Guajira. Il existe, en effet, une inégale répartition du capital social et culturel guajiro pouvant être spécifiquement expliquée par des raisons d'accessibilité géographique entre le nord et le sud de la péninsule (Pérez, 2006). À ce jour, un seul axe routier – l'avenue 6 Guajira – est aménagé depuis Maracaibo jusqu'au village de Paraguaipoa (fig. 1) pour permettre aux Guajiros de satisfaire leurs besoins d'approvisionnement avec l'extérieur. Le nord de la Guajira, quant à lui, davantage isolé par la mer, reste difficile d'accès par voie de circulation terrestre. Les trajets s'effectuent sans aucun marquage au sol, à pied ou à dos d'animal (Pérez, 2006). Par conséquent, plus l'on approche de la périphérie nord de la péninsule, plus l'on constate une permanence de la culture guajiro. Cette permanence est le résultat d'une résistance forte, toujours active, des Guajiros face à l'introduction de formes de pouvoir exogènes.

En effet, bien qu'inscrits juridiquement au sein de deux États-nations qui – à l'image de tout État – sont « porteurs d'un idéal civilisateur avec un modèle de citoyen qu'ils essaient d'imposer à tous ressortissants » (Rodriguez Mansutti et Ales, 2007), les habitants du nord de la Guajira, éloignés géographiquement des espaces urbanisés, tentent de survivre culturellement en priorisant la transmission orale intergénérationnelle de leurs savoirs et savoir-faire comme un moyen de garantir une autonomie politique, économique et sociale dans cette partie du territoire. Ce devoir se traduit notamment par une persistance quasi inaltérée des pratiques sociales et culturelles et la prédominance de l'usage du *Wayúunaiki* sur l'espagnol (Pérez Van-Leenden, 2000). En revanche, dans le sud de la Guajira, la proximité

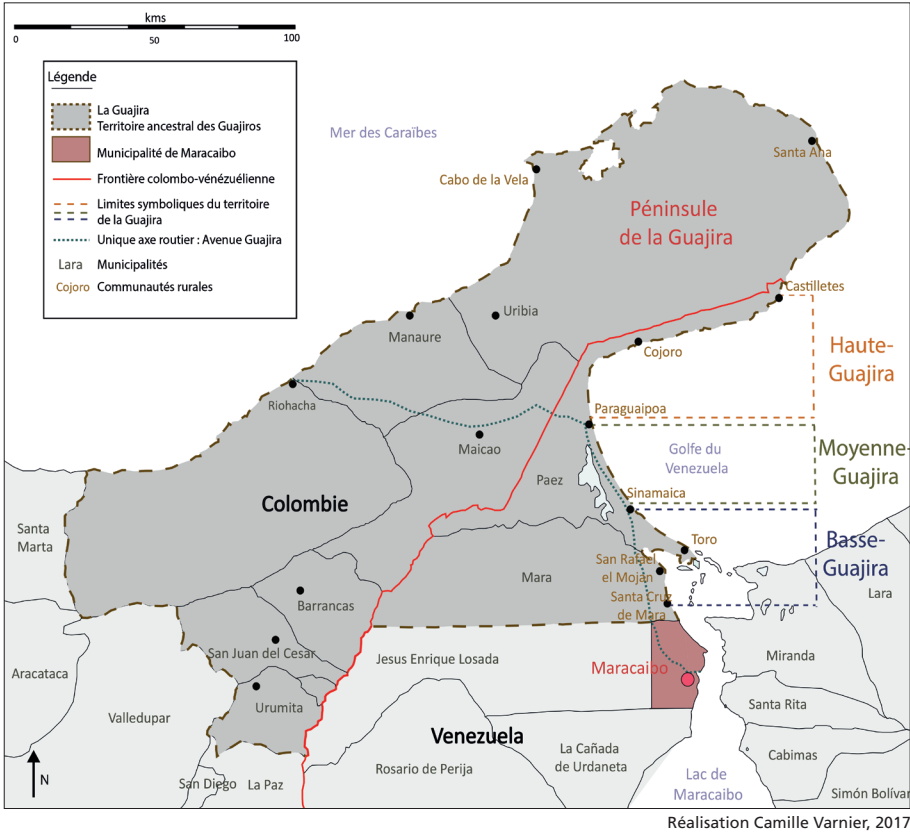
géographique des espaces urbains ainsi que les échanges interculturels liés aux activités de commerce rendent aujourd'hui plus aléatoire, voire individuelle, la conservation de l'héritage culturel guajiro. Les Guajiros y sont davantage soumis à un processus d'« acculturation matérielle » (Bastide, 1970), à savoir une adoption partielle des modèles de comportements des sociétés étatiques modernes associée à une conservation des modèles de pensée issus de leur culture d'origine (Abou, 2009).

Quoi qu'il en soit, et bien qu'il existe une inégale répartition du capital social et culturel entre le nord et le sud de la Guajira, le territoire dans son ensemble est revendiqué dans les discours des Guajiros comme un territoire autonome, une « nation » à part entière qu'ils surnomment « la grande nation *Wayúu* [guajiro] sans frontière » (Paz, Leal Jerez et Puentes Alarcón, 2005 ; Martinat, 2005 ; Giraldo, 2006). En effet, si les Guajiros ont aujourd'hui le droit, selon les législations actuelles du Venezuela et de la Colombie, d'obtenir la double nationalité vénézuélienne et colombienne (ce qui facilite et légitime leurs déplacements transnationaux), une majorité d'entre eux ne reconnaissent pas comme légitime la frontière étatique qui partage leur territoire en deux. En posant l'argument de leur présence précoloniale sur ce territoire et de leur mise à l'écart dans les décisions géopolitiques prises concernant la construction des frontières nationales (traité López de Mesa-Gil Borges signé à Cúcuta le 5 avril 1941), ces derniers affirment le fait d'appartenir à un territoire unique et indivisible, la Guajira :

« Ont été prises des décisions pour diviser l'espace "non défini" et sa population sans considérer la particularité de la dynamique du peuple guajiro pour qui, encore aujourd'hui, la frontière divisant ces deux pays est artificielle, invisible, perméable. La guajira est conçue comme une unité avec un seul territoire "celui des guajiros". » (Paz, Leal Jerez et Puentes Alarcón, 2005)

« Pour nous la Guajira n'a pas de frontière. On dit qu'elle va, en ce qui concerne la Guajira Vénézuélienne, de Castillete, jusqu'à la municipalité de Mara. » (Entretien avec Juana Chacin, femme guajiro, le 22 mai 2012, Guajira vénézuélienne)

Ainsi, dans un contexte de remise en cause par les Guajiros des frontières étatiques au profit de « frontières ethniques » (Barth, 1995 ; Poutignat et Streiff-Fenart, 1995 ; Costey, 2006), l'argument de l'inégale répartition du capital social et culturel entre le nord et le sud de la Guajira intervient pour justifier un redécoupage symbolique de la Guajira en trois subdivisions géographiques : la Haute-Guajira, la Moyenne-Guajira et la Basse-Guajira (Mussat, 2009 ; Gutierrez, 2010).



La Basse-Guajira est située au sud du territoire ancestral entre le chef-lieu de la municipalité de Mara, Santa Cruz de Mara et celui de la municipalité de Páez, Sinamaica. Elle correspond à la région la plus proche du centre urbain de Maracaibo (à environ 20 kilomètres de distance). La seconde, la Moyenne-Guajira s'étend de Sinamaica, au sud, jusqu'à la fin de l'avenue 6 Guajira. Enfin, la Haute-Guajira se prolonge jusqu'à Castillete en ce qui concerne la partie vénézuélienne.

Figure 1 - Le territoire de la Guajira et ses frontières ethniques

2 - Entre migrations urbaines à Maracaibo et mobilités territoriales

Suite à la découverte des premiers gisements de pétrole en 1914, dans la région du lac de Maracaibo⁶ (Martinez, 1966 ; Fuenmayor, 2005 ; Fournier, 2010), et de la montée en puissance des exploitations minières et d'hydrocarbures dans la Guajira (charbon, gaz naturel, sels marins) au cours du xx^e siècle (Picon, 1983 ; Pérez, 2006 ; Puerta, 2005), les Guajiros ont entamé

6. Cet événement est à l'origine d'un boom économique majeur dans l'industrie pétrolière vénézuélienne. Notons qu'en 1929, le Venezuela est le deuxième producteur de pétrole au monde avec 138 millions de barils de production à l'année (Martinez, 1966).

un processus de migration allant du nord au sud de leur territoire. Désertant les hautes terres de la Guajira pour rejoindre celles de la Basse-Guajira, ils servent tout d'abord de main d'œuvre dans des exploitations agricoles, les « grandes haciendas du piémont andin » (Ramousse, 1989), avant de venir progressivement s'installer au sein des centres urbains : Riohacha, Maicao, Maracaibo ou Valencia (Pérez, 2006 ; Valbuena et Paz, 2007).

« Au xx^e siècle, les mutations économiques et le métissage ont favorisé l'absorption progressive des indigènes par les nouvelles sociétés nationales. La désertification de la Guajira et l'expansion de la société créole sur ses marges méridionales ont accéléré le déclin de l'économie traditionnelle, tandis que la force de travail autochtone était peu à peu arrachée à son milieu d'origine par des activités exogènes. » (Ramousse, 1989)

Maracaibo – ou *Marakaaya* en Wayúunaïki – apparaît très rapidement comme une ville attractive pour les Guajiros. Située à proximité de la Guajira vénézuélienne, elle s'impose à eux comme un pôle de référence capable de produire de la richesse et de la diffuser (Fournier, 2011). Les Guajiros y voient dès lors une opportunité d'asseoir leur économie en y développant notamment un commerce bilatéral de marchandises et de produits manufacturés avec la Guajira (Pérez, 2006 ; Martinat, 2005 ; Gutierrez, 2010). Dès 1940, afin de se rapprocher stratégiquement des marchés du centre-ville, ils investissent progressivement le nord-ouest de sa périphérie et s'emparent d'espaces informels qu'ils autoconstruisent. Bien que régulièrement expulsés durant toute la seconde moitié du xx^e siècle des terrains qu'ils occupent, les *Tierras negras* (« Terres noires »), les Guajiros ne renoncent pas à leur droit d'obtenir une place dans la ville (Gómez, 1989 ; Díaz, 2004). Le *barrio* (« quartier ») de Ziruma en est une preuve irréfutable. Situé au centre de Maracaibo, à moins d'un kilomètre de l'université du Zulia et du cimetière *el Corazón de Jesús*, il est fondé à partir de 1944 avec l'accord, longuement négocié, de l'État vénézuélien (Gómez, 1989). Même si dans les faits aucune acquisition de titres légaux de propriétés ne sera jamais établie – et ce malgré les initiatives lancées par la politique d'Hugo Chávez dans les années 2000 pour tenter de remédier à cette injustice (Fournier, 2011), l'appropriation de ce *barrio*, rebaptisé symboliquement *Tierra nuestra* (« Notre terre ») par les Guajiros, est devenu un emblème de lutte pour la reconnaissance sociale et culturelle des Guajiros à Maracaibo (Markovich, 1952 ; Matos Romero, 1988 ; Gómez, 1989 ; Fournier, 2011).

Ainsi, si tout laisse à penser que la Guajira est désormais reléguée au rang de périphérie au regard du développement rapide de Maracaibo dans le courant du xx^e siècle, la réalité est plus complexe pour les Guajiros (Ramousse, 1989). Elle se traduit en trois manières différentes d'envisager leur rapport au

territoire, ce que Michel Perrin appelle la « tripolarité » des Guajiros (Perrin, 2009). Alors que certains restent vivre dans la Guajira selon un mode de vie traditionnel, d'autres émigrent à la ville en adoptant les codes de la vie urbaine, et « certains autres » se déplacent constamment entre les deux territoires. Pour autant, dans chacun de ces trois cas, le sentiment d'appartenance au territoire ancestral reste fort (Vásquez et Dario, 2000 ; Giraldo, 2016). Les Guajiros ayant migré à la ville restent connectés à la Guajira que ce soit par le biais de liens affectifs ou commerciaux. Si certains correspondent avec leurs proches de manière interposée : envois de vivres, médicaments, argent ou lettres (Mussat, 2009), d'autres effectuent régulièrement des déplacements depuis Maracaibo jusqu'aux *Rancherías*⁷ de la Guajira – environ huit heures de trajet pour rejoindre la Haute-Guajira – dans des camions vétustes et surchargés (Perrin, 1980 ; Ojeda, 2012 ; Giraldo, 2016) :

« Les Guajiros qui résident en ville ne perdent pas le contact avec les membres de leur famille au sein du territoire traditionnel, et même ils apportent des ressources à ces derniers, contribuant ainsi au maintien des activités traditionnelles comme l'élevage. » (Vásquez et Dario, 2000)

Dans la culture guajiro, le retour au territoire ancestral n'est pas uniquement perçu comme une nécessité, c'est avant tout un devoir (Goulet, 1978 ; Fernandez, 1999 ; Finol, 2007). Ce devoir repose sur un système de normes et de valeurs socioculturelles dont la transmission intergénérationnelle dépasse aujourd'hui les frontières symboliques de la Guajira. Si le « retour », au sens commun du terme, désigne nécessairement le « départ » mais également le « déplacement » d'un individu ou d'un groupe social, les notions de territoire et d'identité sont mises ici en lien avec celle des mobilités. Pour autant, malgré des trajectoires individuelles et personnalisées, cette construction dynamique de l'identité guajiro continue d'être entretenue selon une logique d'appartenance collective (Dubar, 1998 ; Amilhat Szary, 2011). Une pratique rituelle, fondement essentiel de la culture guajiro, permet d'illustrer parfaitement ce propos. Il s'agit sans conteste de leur rituel funéraire.

7. Les *rancherías* sont des espaces où les Guajiros ont construit leurs habitations (habitat précaire en bois ou en terre, comprenant une seule pièce servant à accrocher des hamacs). Ces espaces étaient à l'époque du nomadisme des lieux privilégiés pour la transhumance. Aujourd'hui, ils correspondent à des petits villages où vivent regroupés les Guajiros appartenant à la même lignée. Chaque famille guajiro possède sa *ranchería*. Elles sont généralement répertoriées à côté de petits cours d'eau.

II - Le rituel funéraire guajiro : une dynamique en deux temps, deux espaces

1 - De *Jepira* au *Mas Allá*, la première et la seconde mort

« Les Guajiros meurent deux fois et deux fois ils enterrent leurs morts » (García Gavidia et Valbuena Chirinos, 2004). Associant deux notions fondamentales en géographie que sont l'espace et la temporalité, cette phrase relie d'un seul tenant la question des croyances et représentations collectives des Guajiros à celles de leurs rites et pratiques funéraires. Elle évoque un phénomène surprenant, paradoxal : celui de « mourir deux fois » et, de surcroît, d'être « enterré deux fois ». En effet, chez les Guajiros la mort est vécue comme un événement double qui se réalise en deux temps et dans deux espaces distincts : un premier enterrement dans un cimetière situé à proximité de l'ancien lieu de vie du défunt suivi d'un second, une dizaine d'années plus tard⁸, dans la Guajira.

Cette originalité culturelle qui consiste à marquer le rituel funéraire en deux espaces-temps repose sur une représentation collective de la mort construite sur la base de mythes fondateurs⁹ transmis de génération en génération par les Guajiros. Pour eux, la mort ne constitue pas une fin absolue. Elle exprime un point de passage naturel par lequel la vie se prolonge au sein d'un monde nouveau, celui des ancêtres, avant de réintégrer le monde des vivants sous la forme de pluie (Goulet, 1978). Deux morts sont alors nécessaires chez les Guajiros pour que la traversée de l'âme s'accomplisse : une mort physique et une mort spirituelle.

« Le retour de la vie sur la terre se réalise sous la forme de pluie. Cela suppose pour les Guajiros, un *Más Allá* (au-delà) de la mort, où les âmes détiennent une seconde mort. Cela se confirme notamment au travers de l'existence des deux enterrements. » (Finol, 2007)

L'analyse des mythes guajiros transcrits par des textes de référence (Perrin, 1980 ; Goulet, 1978 ; Fernández, 1999 ; Guerra, 2002) est aujourd'hui assez éloignée de la réalité des discours transmis (Varnier, 2016). En effet, rares sont les Guajiros à connaître précisément l'histoire du « voyage dans le

8. Dix ans, c'est le temps moyen pour effectuer le second enterrement. Il correspond pour les Guajiros au temps nécessaire à la décomposition d'un cadavre. Néanmoins « l'exhumation peut être réduite à sept ou huit ans si c'est un enfant et monter à douze ans si la personne décédée était corpulente » (Entretien avec Carmen Gonzales, femme guajiro, le 3 décembre 2011, Maracaibo).

9. Quelques mythes fondateurs des Guajiros ont été transmis dans l'ouvrage de référence de Michel Perrin, *Le chemin des Indiens morts*, publié en 1980. Les plus connus sont *Viaje al Más Allá* (Voyage dans l'au-delà) et *La historia de Ulépala* (L'histoire d'Ulépala).

Mas Allá » (Finol, 2007) ou encore celles de « *Maleïwa* et de *Juya* ». Cette rupture au sein des modes de transmission est notamment due à l’influence du catholicisme qui s’est imposé, dès l’époque de la colonisation, comme religion dominante au Venezuela (Mussat, 2009). Bien que les Guajiros aient cherché à résister à l’invasion coloniale, des éléments empruntés à la religion catholique ont fini par nourrir les discours et s’inscrire durablement au sein des contenus d’origine (Mary, 1999). On assiste ainsi à une réinterprétation synchrétique des mythes. Si « *Maleïwa* s’est progressivement converti en Dieu chrétien » (García Gavidia et Valbuena Chirinos, 2004), *Jepira* est souvent associé dans les discours au paradis : « C’est notre ciel à nous les Guajiros. C’est le premier ciel après le premier enterrement, là où les Yoluyas vont être jugés » (Entretien avec Juana Chacin, femme guajiro, le 22 mai 2012, Guajira vénézuélienne). De la même façon, il n’est pas rare aujourd’hui de voir des prêtres catholiques participer aux cérémonies funéraires ou encore d’entendre les Guajiros réciter le *Padre Nuestro* (« Notre Père »).

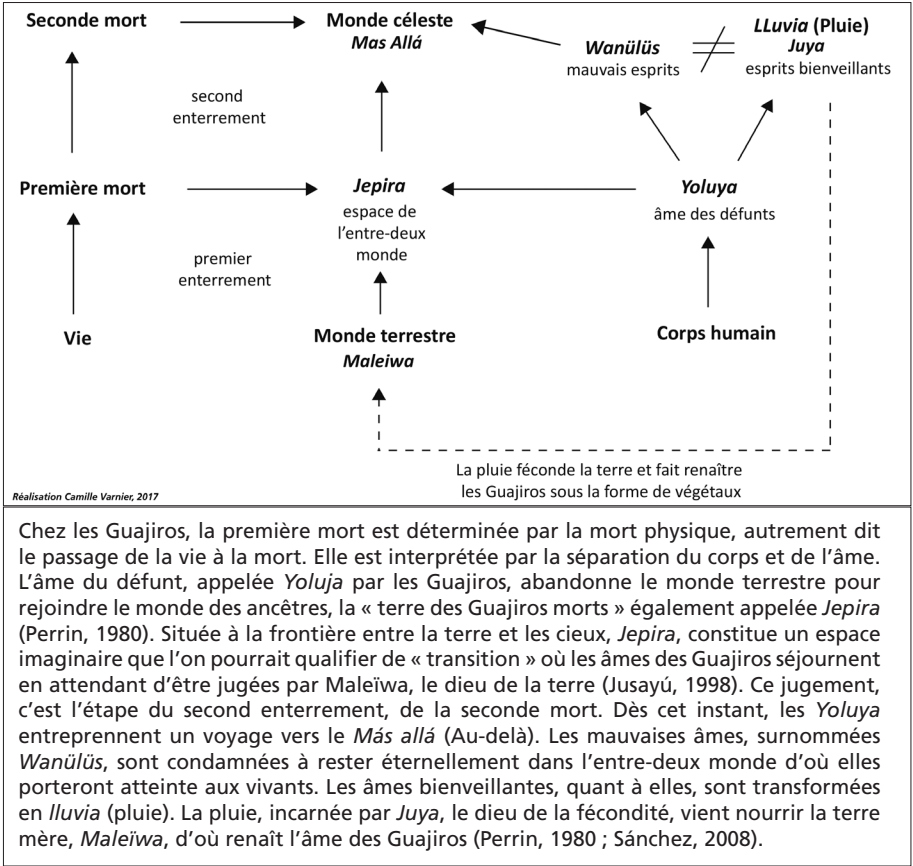


Figure 2 - Représentation collective de la mort chez les Guajiros

2 - Temps et déplacements au sein du rituel funéraire guajiro

Le rituel funéraire guajiro est caractérisé par une série de déplacements dans l'espace. Ces déplacements sont présents à différentes échelles et sur des temps différents.

Premier velorio, premier enterrement

À la mort d'un Guajiro, son corps est pris en charge par sa famille ou par ses proches qui l'accompagnent jusqu'au premier cimetière, celui de la première *despedida* (les premiers « adieux »). Le premier temps du rituel, le défunt est rapatrié dans son ancienne demeure, en ville ou dans la Guajira, et laissé seul dans un *chinchorro* (« hamac ») pendant environ une demi-heure. Ce temps est, selon les Guajiros, nécessaire pour que l'âme quitte entièrement le corps du défunt. Pour cela, les portes de la maison doivent rester continuellement ouvertes pour faciliter son départ vers *Jepira*. Si cette étape n'est pas correctement effectuée, il est dit que « l'âme du défunt peut choisir de rester dans la maison » (Finol, 2007) et, ainsi, perturber l'équilibre des vivants. Dans un second temps, le corps, quant à lui, est lavé, vêtu puis couvert d'un linceul généralement de couleur blanche avant d'être présenté à l'entourage. Il s'agit du premier *velorio* ou de la première « veillée funèbre ».

Pour que le rituel puisse commencer, il est fondamental que tout l'entourage du défunt soit présent à cette cérémonie : parents directs, par alliance, amis ou encore voisins. Parfois, à cause des distances entre la Haute-Guajira et Maracaibo, plusieurs jours sont nécessaires pour prévenir et réunir tous les membres invités. Dans ce cas : « On ne donne pas la sépulture avant que soient arrivés ceux qui font le trajet depuis la Haute-Guajira » (Entretien avec Carmen Gonzales, femme guajiro, le 3 décembre 2011, Maracaibo). En effet, le rituel funéraire guajiro est un événement avant tout social où tous les membres appartenant à un même lignage se doivent d'être présents pour enseigner, transmettre les normes et valeurs du groupe aux jeunes générations.

« Les sépultures sont l'un des moments clés dans la vie d'un Guajiro [...]. En plus d'être une occasion d'accompagner le défunt, il s'agit d'un moyen de révéler socialement sa relation avec lui, de le pleurer en public, de renouer avec tous les parents et les alliés et de distribuer ses richesses. » (Vasquez Cardozo et Dario Correa, 2000)

Une fois tous les convives rassemblés, l'espace de la maison est organisé en fonction du *velorio*. Un espace est prévu pour les repas, un autre pour les prières, un autre encore pour les temps de repos. Enfin, le dernier espace est celui destiné à la « veille » du mort. À tour de rôle, les participants viennent

accompagner le défunt dans sa traversée vers *Jepira* : « Il faut l'accompagner toute la nuit et pleurer pour lui toute la nuit » (Entretien avec Carmen Gonzales, femme guajiro, le 3 décembre 2011, Maracaibo). Plus tard, le défunt est placé dans un cercueil, puis sorti de la maison pour être transféré dans le premier cimetière.

De là, il existe deux trajectoires possibles pour le mort. Elles se décident en fonction de son ancien espace de résidence. Si le défunt vivait à Maracaibo, il est déplacé et enterré dans le cimetière municipal le plus proche de son ancien lieu de vie. On passe donc d'un espace privé, celui de la maison, à un espace public, celui du cimetière, où le défunt va être enterré une première fois. En revanche, s'il vivait dans la Guajira, son corps est également enterré à proximité de son espace de vie – ou *ranchería* – mais dans un cimetière privé appartenant à la famille¹⁰ :

« Dans la Guajira, chaque famille possède son cimetière particulier. Nos proches sont enterrés en premier à côté de leur lieu de résidence, donc s'ils vivaient à la ville, on les enterre ici à Maracaibo, mais lors du second rituel d'enterrement, on les emporte dans la Guajira. C'est là-bas que sont nos ancêtres, dans le cimetière familial. » (Entretien avec Juana Chacin, femme guajiro, le 22 mai 2012, Guajira vénézuélienne)

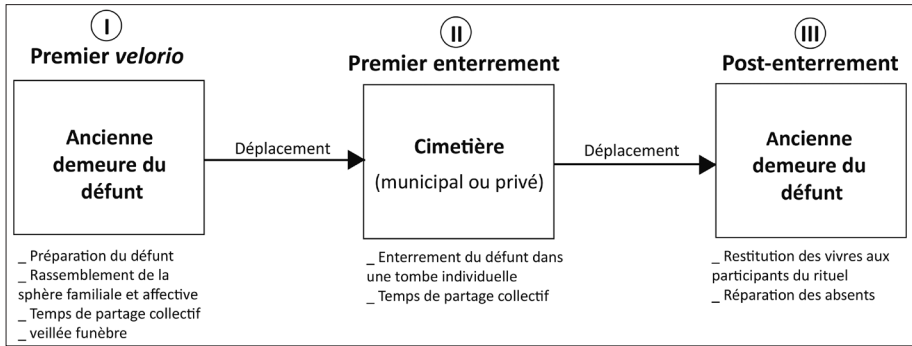
Dans chacun de ces deux cas, le mort est enterré au sein d'une tombe individuelle. L'entourage, présent dans le cimetière, se répartit à nouveau la nourriture et la boisson. Un temps est réservé pour les pleurs, un autre pour la prière, un autre enfin pour les premiers adieux. L'enterrement se conclut généralement par deux coups de feu tirés en l'air, symbole du départ de l'âme du défunt vers *Jepira* (Fernández, 1999). L'entourage quitte alors le cimetière pour une dernière étape, celle du « post-enterrement » (Finol, 2007), au sein de la même maison ayant servi au premier *velorio*. Cette dernière étape est destinée à restituer les vivres non consommés aux invités comme remerciement pour leur présence à l'enterrement :

« Les personnes qui auront été aux côtés du défunt durant tout le rituel vont être remerciées. La famille proche du défunt leur donnera des vivres à ramener chez eux car elles l'auront, en quelque sorte, méritées. » (Entretien avec Carmen Gonzales, femme guajiro, le 3 décembre 2011, Maracaibo)

De la même façon, il s'agit de la dernière occasion pour que les absents au rituel se manifestent et présentent leurs condoléances aux proches du défunt. En conséquence de quoi, ils seront exclus par ces derniers de toutes formes

10. Dans ce cas, le cimetière du premier enterrement est généralement le même que celui du second enterrement. Seul le format de la sépulture changera lors du second rituel d'enterrement. Les morts seront exhumés de leurs tombes individuelles pour être transférés au sein de caveaux familiaux.

de soutien futur (Puentes Alarcón, 2007). Cette dernière étape vient ainsi rééquilibrer les rapports sociaux entre les membres d'une même famille et clôt le rituel du premier enterrement.



Réalisation Camille Varnier, 2017

Figure 3 - Temps et déplacements des Guajiros lors du premier rituel d'enterrement

De l'exhumation des restes mortuaires à leur (ré)enterrement

Le second enterrement intervient une dizaine d'années après le premier. La sphère familiale se rassemble à nouveau au sein du cimetière où est enterré le défunt pour procéder à son exhumation. La tombe est ouverte par l'un des membres de la famille, le cercueil est dégagé et les restes exposés au grand jour. Une jeune femme, vierge et respectée par le groupe, est choisie pour laver les ossements un par un, suivant un ordre précis (le crâne en premier, puis les membres et le reste), avec du *chirinche* (rhum local). Il s'agit de l'*Exhumadora* :

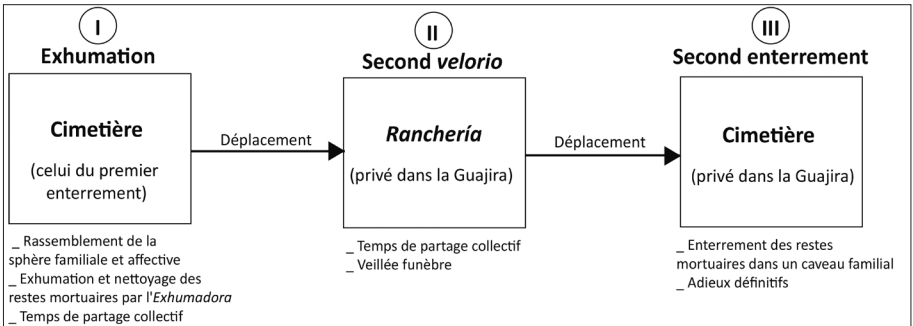
« Pour l'exhumation, on choisit une nièce, une sœur, une cousine qui va être chargée d'exhumer les restes. C'est une grande marque de respect. Dix ans après l'exhumation, on la considérera encore comme une personne honorable. C'est pour ça qu'on ne choisit pas n'importe qui. On regarde celle dans la famille qui a une attitude honnête, la moins frivole. » (Entretien avec Carmen Gonzales, femme guajiro, le 3 décembre 2011, Maracaibo)

Après avoir nettoyé tous les ossements, elle les place dans une urne en marbre ou en bois selon le statut économique de la famille. Celle-ci est ensuite transportée dans une *ranchería* dans la Guajira. À cet endroit s'organise un second *velorio* (une seconde « veillée funèbre »), de la même manière que pour le premier. L'espace est divisé en trois parties : un espace de recueillement, un espace pour les repas et un espace de repos où l'*Exhumadora* doit se « purifier » pour avoir été en contact direct avec les restes mortuaires et

notamment le cercueil – considérés comme « porteurs de maladie » (Finol et Fernández, 1996) par les Guajiros. Placée dans un *chinchorro*, elle n’aura ni le droit de manger, ni de dormir pendant les trois jours à venir :

« Pour cette femme qui a exhumé les restes, on se doit de chanter, jouer du tambour, des maracas. On ne doit pas la laisser dormir pendant les trois jours qui suivent l’exhumation car si elle s’endort, les mauvais esprits pourraient venir lui rendre visite. Il pourrait lui arriver quelque chose de mal. » (Entretien avec Carmen Gonzales, femme guajiro, le 3 décembre 2011, Maracaibo)

Enfin, l’ultime étape de ce second rituel se conclut par le déplacement des restes mortuaires dans le cimetière privé de la famille situé à proximité de la *ranchería* pour effectuer la seconde inhumation. Une fois cette ultime pratique réalisée, les restes du défunt ne font plus l’objet d’aucun déplacement. Inscrits définitivement au sein du territoire ancestral dans le caveau familial, ils peuvent désormais reposer en paix. Ce second rituel marque aussi la fin d’un processus psychique et social, le temps du deuil.



Réalisation Camille Varnier, 2017

Figure 4 - Temps et déplacements des Guajiros lors du second rituel d’enterrement

Si le rituel funéraire guajiro occasionne un certain nombre de déplacements à différentes échelles – ancienne demeure du défunt/cimetière ou rancherías (dans la Guajira)/cimetière –, la question qui se pose à présent concerne les modes d’appropriation de l’espace du cimetière à l’échelle de la ville de Maracaibo. En effet, si les modes d’appropriation du cimetière varient en fonction de l’appartenance identitaire des individus et des groupes sociaux, ils se distinguent aussi selon les espaces géographiques dans lesquels ces groupes choisissent d’enterrer leurs morts. Entre les cimetières de la Guajira et ceux de Maracaibo, les différences de réglementation relatives à l’aménagement, l’organisation et la gestion de ces espaces vont jouer un rôle quant au degré des marquages sociaux et culturels des Guajiros.

III - Entre marquages symboliques et pratiques rituelles funéraires : l'appropriation du cimetière urbain par les Guajiros

1 - Le cimetière du *Corazón de Jesús* à Maracaibo, un cimetière multiculturel

Les processus de migration, qu'ils soient individuels ou collectifs, impliquent de prendre en considération la dimension spatiale, mais également temporelle, des rapports sociaux (Tarrius *et al.*, 1994 ; Veschambre, 2005 ; Robette, 2012). Pour cela, l'analyse des formes d'appropriation de l'espace des individus et des groupes sociaux d'origine immigrée permet de comprendre, d'une part, les relations qu'ils entretiennent avec la société d'accueil, et d'autre part, les éventuelles transformations sociales et culturelles induites par une manière différente de vivre et d'appréhender leurs rapports au territoire.

En migrant à Maracaibo, les Guajiros ont investi un certain nombre d'espaces dans lesquels ils interagissent et tentent de s'identifier : espaces de résidence ou d'habitat (ex. le *barrio* Ziruma) ; espaces de travail (ex. marchés populaires du centre-ville, *las Playitas* ou *las Pulgas*, où ils s'adonnent à la vente informelle de marchandises en tout genre) ; espaces de rassemblement (ex. *Bomba Caribe*, terminal des camions-bus qui font les trajets hebdomadaires vers la Guajira), etc. Les cimetières municipaux font, de toute évidence, partie de ces espaces investis par les Guajiros immigrés. En effet, si certains Guajiros vivent et travaillent désormais dans la ville, il est logique que certains y soient également enterrés. Dans une approche visant à étudier la manière dont les Guajiros s'approprient l'espace du cimetière en dehors de leur territoire ancestral, nous avons réalisé une étude de l'organisation sociale d'un des cimetières de Maracaibo, *el Corazón de Jesús*, situé à proximité du *barrio* de Ziruma (quartier guajiro) au centre de la ville. En prenant appui sur une méthode d'analyse qualitative (observation directe et réalisation d'entretiens semi-directifs avec les employés et administrateurs du cimetière), l'accent a été mis sur la place occupée par les Guajiros dans ce cimetière (emplacement des sépultures, marquages symboliques et identitaires) ainsi que sur leurs pratiques rituelles funéraires, entre permanences et mutations.

Sur les six cimetières répertoriés à Maracaibo, le cimetière *el Corazón de Jesús* est le plus grand, mais aussi le plus dense en termes de morts enterrés. Construit sur un terrain d'environ 775 m², il répertorie 44 sections différentes et environ 12 000 tombes incluant l'ensemble des catégories sociales de la

population. Selon l'administrateur du cimetière en 2012¹¹, Nerio Borges, seule l'acquisition d'une parcelle achetée auprès de la mairie de Maracaibo est nécessaire pour autoriser l'accès à l'enterrement des individus dans ce cimetière :

« Ici, il n'y a pas de différences ethniques, religieuses ou économiques. Chaque famille ou individu achète une parcelle de terrain, un emplacement, et enterre son mort à cet endroit. » (Entretien avec Nestor Medina, fossoyeur au cimetière *el Corazón de Jesús*, le 9 mai 2012, Maracaibo)

Pour autant, il s'agit d'un cimetière socialement et culturellement divisé en plusieurs parcelles. La présence de huit carrés privés, microcimetières dans le cimetière, vient contredire les propos émis par l'administrateur. Gérés collectivement par des corporations ou associations, ces carrés privés revêtent chacun une identité d'ordre ethnique, religieuse ou statutaire (professionnelle). Ces différents statuts sont repérables sur le portail d'entrée de ces carrés grâce à un marquage symbolique permettant de l'identifier : l'étoile de David pour le carré israélite, le croissant lunaire pour deux carrés arabo-musulmans, le symbole du taoïsme pour le carré chinois, ou encore l'indication « P.M. » pour le carré militaire (« *panteón militar* »), etc.

Face à cette observation, l'une des premières questions que nous nous sommes posées était de savoir s'il existe également un carré privé guajiro et, si oui, quel est son emplacement dans le cimetière. Après avoir effectué plusieurs visites et réalisé des entretiens auprès des administrateurs, nous avons constaté qu'aucun carré privé n'était réservé aux Guajiros. Bien que présents dans le cimetière, ces derniers ne possèdent pas d'espaces spécifiques où enterrer leurs morts : « Les Guajiros sont mélangés avec les *Alijunos* [personnes non guajiros en Wayúunaiki]. N'importe quelle parcelle ici peut-être une parcelle guajiro » (Entretien avec Nestor Medina, fossoyeur au cimetière *el Corazón de Jesús*, le 9 mai 2012). Ainsi, comment faire pour reconnaître leurs tombes ? Quels marquages symboliques et identitaires permettent de les identifier dans ce cimetière ? Un repérage d'indices matériels, en lien notamment avec la pratique de leur rituel mortuaire, a été nécessaire pour répondre à ces questions.

Si certains marquages nous laissent envisager la présence des Guajiros dans ce cimetière – la forme funéraire (tombes hors-sol), les matériaux utilisés (ciment peint) ou l'ornementation (épitaphes gravées à la main et toits en *yotojoto* (palmes séchées) –, ce sont surtout les excavations causées lors des rituels d'exhumation qui permettent une reconnaissance immédiate de leurs

11. Nerio Borges est remplacé fin 2012 par une administratrice, Hinesca Pineiro. Les deux sont cités dans cet article.



Réalisation Camille Vernier, 2017

Figure 5 - Le cimetière el Corazón de Jesús, un cimetière socialement et culturellement divisé

tombes. Celles-ci sont rarement rebouchées après ce rituel pour permettre aux familles d'y enterrer leurs prochains défunts :

« Quand les familles achètent leurs emplacements à la mairie, ça leur appartient. C'est la même chose que d'acheter une maison. Les Guajiros enterrent leur mort souvent au même endroit que le précédent, celui qui a été exhumé. C'est pour ça qu'ils ne rebouchent pas la plupart du temps, c'est du travail en plus. » (Entretien avec Nerio Borges, administrateur du cimetière *el Corazón de Jesús*, le 9 mai 2012, Maracaibo)



Photo 1 - Tombe guajiro après réalisation du rituel d'exhumation
(Cliché : C. Varnier, 2017)

Dans le même ordre d'idée, la présence de cercueils abandonnés dans les allées du cimetière témoigne incontestablement du fait que les exhumations guajiro sont pratiquées à la ville. Rappelons en effet que durant ce rituel, les restes du défunt sont placés dans des urnes funéraires pour faciliter leur transport jusqu'au territoire ancestral. Les cercueils, quant à eux, considérés par les Guajiros comme porteurs de maladies (Finol et Fernández, 1996), sont définitivement récusés : « On les jette parce qu'ils n'ont plus d'utilité. Ils ne doivent plus jamais être touchés, ils sont devenus impurs après l'exhumation. On doit les laisser pour que la mairie s'en occupe » (Entretien avec Juana Chacin, femme guajiro, le 22 mai 2012, Guajira vénézuélienne). Cependant,

si la mairie de Maracaibo prend bel et bien en charge leur évacuation pour éviter les problèmes d'insalubrité, les ramassages sont souvent trop rares (une à deux fois l'année au moment de la fête des morts, le 1^{er} novembre, ou à Noël). Cette situation, régulièrement dénoncée par les journaux locaux tels que *Panorama*, provoque l'indignation des familles non guajiros venant visiter leurs proches au cimetière : « Quand les fosses se libèrent après les exhumations, les cercueils restent accumulés en pile juste devant les visiteurs du cimetière. Les enfants qui accompagnent leurs familles repartent avec cette effroyable vision » (Anaís, « Los camposantos de Maracaibo son una vergüenza pública » [« Les cimetières de Maracaibo sont une honte publique »]).



Photo 2 - Cercueils exhumés abandonnés dans l'allée centrale du cimetière *el Corazón de Jesús* (Cliché : C. Varnier, 2017)

Hormis les problèmes d'insalubrité, la présence des cercueils exhumés au sein du *Corazón de Jesús* amène une réflexion plus générale qui concerne les limites à l'appropriation du cimetière par les Guajiros ayant migré à Maracaibo. Dans une logique où les processus d'immigration entraînent inévitablement des rencontres interculturelles, comment le rituel funéraire des Guajiros est-il rendu possible dans les cimetières de la ville ? Ces derniers sont-ils libres d'exercer leurs pratiques rituelles funéraires de la même façon que dans la Guajira ou au contraire sont-ils soumis à un règlement spécifique ? Entre résistance et adaptation à un modèle social et culturel exogène, quelle est la

place des migrants guajiros au sein des cimetières de la ville de Maracaibo et, plus généralement, au sein de la société ?

2 - Entre résistance et adaptation : politiques publiques et rituel funéraire guajiro

Entre les cercueils jonchant le sol, les tombes excavées et les rituels d'exhumation, les Guajiros sont loin de passer inaperçus dans les cimetières de Maracaibo. Cependant, ils doivent tout de même respecter certains codes de la société d'accueil. Pour cela, un règlement spécifique a été mis en place par le conseil municipal de Maracaibo le 16 octobre 2008¹². Cet encadrement législatif fixe le protocole à suivre pour les administrateurs de cimetières d'un point de vue de la vente de parcelles, des inhumations, de la crémation et des exhumations. Celles-ci sont effectivement reconnues par l'ordonnance des cimetières de Maracaibo qui autorise la réalisation du second rituel funéraire guajiro. Une définition du terme « second *velorio* » intervient dès l'article n° 3 :

C'est l'exhumation réalisée par l'ethnie Wayúu [autre nom pour désigner les Guajiros] qui permet de rendre hommage à un membre de la famille selon la tradition et la culture dans le but de déposer les restes du défunt dans un endroit définitif. (Ordonnance des cimetières de Maracaibo, p. 4)

Cette initiative portée par les autorités municipales est confirmée à l'échelle du *Corazón de Jesús* par Hinesca Pineiro, administratrice du cimetière en 2013 :

« Dans l'ordonnance municipale, dans la partie sur les cimetières, il est établi que nous devons offrir la meilleure collaboration possible aux Guajiros pour préserver la culture indigène. Nous devons respecter ça. » (Entretien avec Hinesca Pineiro, administratrice du cimetière *el Corazón de Jesús*, le 9 septembre 2013, Maracaibo)

Néanmoins, concernant sa mise en application, il est nécessaire d'apporter quelques nuances. Si certaines pratiques culturelles guajiro sont autorisées ou tolérées par la municipalité, d'autres sont au contraire limitées ou proscrites. Les créneaux horaires mis en place (du lundi au vendredi de 8 h à 15 h et le week-end jusqu'à 12 h) rythment les pratiques funéraires des Guajiros et restreignent l'accessibilité du cimetière aux familles des défunts. Ces derniers ne peuvent pas, par exemple, à la différence des cimetières de la Guajira, venir y veiller leurs morts la nuit. Il s'agit d'une pratique interdite en ville. De la même façon, l'alcool (utilisé pour nettoyer les restes des défunts), les sacrifices

12. Consejo municipal de Maracaibo, « Ordenanza sobre la creación, organización y funcionamiento de los cementerios en el municipio de Maracaibo », *Gaceta municipal*, 16 octobre 2008.

d'animaux, les barbecues ou encore les tirs au pistolet, sont également prohibés. Ces interdictions sont justifiées par les membres de l'administration par le fait qu'elles peuvent provoquer des accidents (incendies, balles perdues) ou encore la détérioration des lieux.

« Ils n'ont pas le droit de faire de barbecues ici. Je ne leur donne pas la permission. Ils doivent ramener de la nourriture préparée à l'avance. L'alcool, les tirs au pistolet, c'est pareil, c'est interdit car c'est dangereux. Ça peut provoquer des problèmes. Dans la Guajira, c'est différent, ils font ce qu'ils veulent. » (Entretien avec Hinesca Pineiro, administratrice du cimetière *el Corazón de Jesús*, le 9 septembre 2013, Maracaibo)



**Photo 3 - Barbecue dans un cimetière de la Guajira
(Cliché : C. Varnier, 2017)**

Dans le même ordre d'idée, les services funéraires urbains ont introduit des règles concernant des normes sanitaires que les Guajiros doivent respecter au moment des rituels d'exhumation. Elles mettent notamment en garde contre de potentiels risques de contaminations corporelles liées au contact direct avec les restes mortuaires et exigent l'adoption de certains équipements de protection. Selon l'article n° 34 de l'ordonnance des cimetières :

« Les personnes chargées de pratiquer les exhumations doivent utiliser des gants de caoutchouc, un masque, des chaussures appropriées et prendre toutes les précautions indiquées par le ministère de la Santé. » (Ordonnance des cimetières de Maracaibo, p. 9)

Cependant, malgré ces recommandations, ces règles ne sont pas toujours appliquées dans la réalité. Bien qu’en contact direct avec le cadavre, les *Exhumadoras* ne tiennent pas toujours compte des risques d’infections. Très souvent, elles ne se masquent pas ni ne portent de vêtements appropriés.



Photo 4 - Un rituel d'exhumation soumis aux normes d'hygiène de la ville de Maracaibo (Cliché : C. Varnier, 2017)

Avec cette ordonnance des cimetières de Maracaibo, on comprend que les Guajiros détiennent une place reconnue au sein de la dynamique urbaine. Leur culture et plus précisément leurs pratiques rituelles funéraires sont prises en compte dans les modes de fonctionnement des cimetières municipaux. Autorisés à exhumer leurs morts, les Guajiros sont devenus partie prenante de la société vénézuélienne à laquelle ils participent désormais. Entre processus d’adaptation endogène et adoption d’éléments exogènes se dessine l’image que renvoient aujourd’hui les Guajiros ayant immigré vers le territoire urbain : l’image d’un entre-deux. Pour autant, malgré des ajouts et ajustements formels, les fondements et valeurs qui déterminent le rituel funéraire guajiro restent

immuables. Celui-ci représente toujours un événement central dans la vie sociale des Guajiros permettant à la fois la réunion familiale, la consolidation des liens sociaux et la transmission des valeurs ancestrales. Cette permanence du rituel funéraire guajiro est notamment liée à la valeur symbolique que les Guajiros attribuent au territoire de la ville. En effet, s'ils sont de plus en plus nombreux à migrer à Maracaibo pour des raisons économiques et sociales, ce n'est pas pour autant qu'ils envisagent cette ville comme leur second « berceau identitaire » (Martinat, 2005). En lien avec le fait qu'ils ne reconnaissent pas la frontière étatique établie entre le Venezuela et la Colombie, ils établissent une frontière symbolique entre la Guajira et la ville de Maracaibo : « Pour les Guajiros, Maracaibo ce n'est pas leur territoire. Souvent ils disent "je vais à Maracaibo" comme si c'était un autre pays... » (Entretien avec Maria Gonzales, gérante des cimetières municipaux de Maracaibo, le 16 mai 2012, Maracaibo). Ainsi, bien que leur rituel funéraire se recompose au sein des villes, il est maintenu grâce à une volonté forte des Guajiros de pérenniser leur culture. Selon Norelis Morales, directrice de la commission pour les peuples indigènes de Mara : « La culture ne s'est pas perdue. Seuls les espaces de partage sont différents aujourd'hui » (Entretien avec Norelis Morales, directrice de la commission pour les peuples indigènes de Mara, le 22 mai 2012, Guajira vénézuélienne).

Conclusion

« L'émigration peut avoir un caractère temporel où le lieu de départ redevient le point d'arrivée. Dans la culture guajiro, ce point est un cimetière, lieu où reposent les restes des ancêtres ; le lieu où les os se convertissent en poussière et finissent par disparaître, avant que les esprits des Indiens morts initient leur voyage sur le chemin des étoiles : *Cabo de la Vela, Jepira, le Mas Allá*. » (Pérez, 2006)

Dans un rapport géographique complexe où les Guajiros se répartissent à la fois à l'échelle nationale entre le Venezuela et la Colombie, et à l'échelle locale entre la Guajira et les espaces urbains, l'objectif était de mettre en avant la question des transformations sociales et culturelles guajiro en lien avec celle de leurs mobilités territoriales. Autrement dit, dans quelle mesure l'immigration des Guajiros à la ville génère-t-elle une mutation de leurs croyances et pratiques rituelles funéraires ? En prenant l'espace du cimetière *el Corazón de Jesús* comme vecteur des modes d'intégration des Guajiros au sein de la ville de Maracaibo, l'analyse des marquages symboliques et identitaires guajiro a permis de démontrer un certain maintien de leurs pratiques rituelles funéraires facilité par les politiques municipales. En effet, autorisés par la municipalité de

Maracaibo à exhumer leurs morts dans les cimetières de la ville, les Guajiros doivent uniquement se soumettre à des adaptations de forme concernant la réalisation de leurs rituels funéraires. Celui-ci conserve ses fondements dans le fait qu'il garantit toujours la cohésion du groupe social, la transmission des valeurs ancestrales, de même que la réinscription *post mortem* des Guajiros au sein de leur territoire d'origine (Vásquez et Dario, 2000). Si les Guajiros sont aujourd'hui largement intégrés à la dynamique urbaine, y participent et en épousent certains attributs, cette reterritorialisation symbolique dans la Guajira est un facteur de résistance identitaire face aux diverses formes de pouvoirs étatiques dans le sens où elle réaffirme et réactive une mémoire collective, de même qu'un sentiment commun d'appartenance. Selon un proverbe guajiro exprimé lors de chaque second enterrement : « Shüpüshe Wayúu tü kasakaa ananü kottiraaïnjatü » (« Les restes de la famille doivent être ensemble »¹³) (Fernández, 1999).

Bibliographie

Amilhat Szary A.-L., 2011 - « Identités collectives à la frontière. Héritage et échange, idéologie et innovation », *Civilisations*, vol. 60, n° 1, p. 81-101.

Anaís V., 2011 - « Los camposantos de Maracaibo son una vergüenza pública. Cementerios están llenos de basura », *Panorama*, 1^{er} novembre 2011, p. 3. Imprimé.

Barth F., 1995 - « Les groupes ethniques et leurs frontières ». In : F. Poutignat et J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité (suivi de) Les groupes ethniques et leurs frontières*. Paris : PUF, p. 203-249.

Bastide R., 1970 - *Le prochain et le lointain*. Paris : éditions Cujas, p. 138-139.

Consejo municipal de Maracaibo, 2008 - « Ordenanza sobre la creación, organización y funcionamiento de los cementerios en el municipio de Maracaibo », *Gaceta municipal*, n° 010-2008, 16 octobre 2008, 104 p.

Costey P., 2006 - « Les catégories ethniques selon F. Barth », *Tracés*, n° 10, p. 105-112.

Díaz Viana L., 2004 - *El nuevo orden del caos : consecuencias socioculturales de la globalización*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Departamento de Antropología de España y América, 330 p.

Dubar C., 1998 - « Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés contemporaines*, vol. 29, n° 1, p. 73-85.

Durkheim É., 1893 - *De la division du travail social*. Paris : PUF, 8^e édition (1967), 416 p.

13. Proverbe guajiro traduit du Wayúunaiki.

Fernández Silva J.-A., 1999 - *Etno-Semiótica del rito. Contribución al estudio del segundo velorio-entierro entre los guajiros*. Maracaibo : Tesis de Maestría en antropología, Facultad experimental de Ciencias, Universidad del Zulia.

Finol J.-E., 2007 - *Mito y Cultura Guajira*. Maracaibo : Ed. del Vice Rectorado Académico, Universidad del Zulia, Textos universitarios, 300 p.

Finol J.-E. et Fernández K., 1996 - « Socio-semiótica del rito : predominio de lo femenino en rituales funerarios en cementerios urbanos », *Morphé Puebla*, n° 13, p. 303-318.

Fournier J.-M., 2010 - *L'autre Venezuela d'Hugo Chávez. Boom pétrolier et révolution bolivarienne à Maracaibo*. Paris : Karthala, 289 p.

—, 2011 - « Existe-t-il une nouvelle géographie socialiste au Venezuela ? Justice spatiale et justice sociale dans la révolution bolivarienne d'Hugo Chávez », *Cybergeog : revue européenne de géographie* [en ligne], n° 518, mis en ligne le 25 février 2011, consulté le 10 février 2017.

Fuenmayor W., 2005 - *Atlas Del Estado Zulia, Síntesis Socio-Histórico, Cultural Y Geográfica*. Maracaibo : Splanos Editorial, 141 p.

García Gavidia N. et Valbuena Chirinos C., 2004 - « Cuando cambian los sueños. La cultura Wayúu frente a las iglesias evangélicas », *Revista de Ciencias Humanas y Sociales*, vol. 20, n° 43, p. 3-11.

Giraldo E., 2016 - « Les Guajiro, ethnie binationale transfrontalière ou nation amérindienne sans frontières ? », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [en ligne], colloques, mis en ligne le 10 octobre 2016, consulté le 6 février 2017.

Gómez T., 1989 - « L'enjeu ethnique : les guajiros dans la stratégie économique et politique de l'État ». In : Rével-Monroz, *Venezuela : centralisme, régionalisme et pouvoir local*. Paris : éditions de l'IHEAL, p. 121-152.

Goulet J.-G., 1978 - *Goajiro social organization and religion*. Maracaibo : Ed. Universidad Católica Andrés Bello, 450 p.

Guerra W., 2002 - *La disputa y la palabra. La ley en la sociedad Wayúu*. Bogotá : Ministerio de cultura de Colombia, 327 p.

Gutierrez M., 2010 - *Les Wayúus, l'État de droit et le pluralisme juridique en Colombie*. Thèse de doctorat en droit public, Université d'Artois, 343 p.

Jolivet M.-J. et Lena P., 2000 - « Des territoires aux identités », *Autrepart*, n° 14 (« Logiques identitaires, logiques territoriales »), p. 5-16.

Jusayú M.-A., 1998 - *Ni era vaca, ni era caballo*. Caracas : Ed. Ekaré, 48 p.

Longa Romero F., 2011 - « El sistema normativo de los Wayúu más allá del reconocimiento patrimonial globalizado : conflicto, palabra y conciliación ». Conférence au Congrès d'Argentine d'anthropologie social « Nouvelles configurations politico-culturelles en Amérique latine », le 2 décembre 2011, Buenos Aires.

Markovich T., 1952 - « Ziruma, problema grave de la periferia de Maracaibo », *Ethnologia*. Centro Gumilla, p. 253-257.

Martinat F., 2005 - *La reconnaissance des peuples indigènes entre droit et politique*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 276 p.

Martinez A., 1966 - *Our Gift, Our Oil*. Caracas : Ed. Stechert Hafner, 199 p.

Mary A., 1999 - *Le défi du syncrétisme. Le travail symbolique de la religion d'Éboga (Gabon)*. Paris : éditions de l'EHESS, 513 p.

Monroy Barrera E., 1990 - « La rebelión Guajira de 1769 : algunas constantes de la cultura Wayúu y razones de su pervivencia », *Revista Credencial Historia*, n° 6.

Mussat H., 2009 - *Dynamique d'une transformation identitaire : le pentecôtisme Wayúu à Skupana (Colombie)*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Caen, 441 p.

Ojeda Y., 2012 - *Shawantama'ana : lugar de espera*. Chamariana Films, 90 min.

Ojer P., 1983 - *El Golfo de Venezuela. Una síntesis histórica*. Maracaibo : Ed. Corporación para el Desarrollo de la Región Zuliana, 624 p.

Paz Reverol C., Leal Jerez M. et Puentes Alarcón J., 2005 - « Identidad-alteridad Wayúu. Imágenes de lo diverso en la prensa del siglo XIX », *Opción*, vol. 21, n° 48, p. 9-33.

Pérez L.-A., 2006 - « Los Wayúu : tiempos, espacios y circunstancias », *Espacio Abierto*, vol. 13, n° 4, p. 403-426.

Pérez Van-Leenden F., 2000 - « Aspectos etno y sociolingüísticos del Wayúunaiki », *Atlas Etnolingüístico de Colombia*. Bogotá : Instituto Caro y Cuervo.

Perrin M., 1980 - *El camino de los indios muertos : mitos y símbolos guajiros*. Caracas : Ed. Monte Avila, 273 p.

—, 2009 - « Minorités ethniques, interculturalité et mondialisation ». Conférence « L'intégration et l'exclusion des minorités à la lumière de l'interculturalité », le 6 novembre 2009, Université de La Réunion.

Picon F.-R., 1983 - *Pasteurs du Nouveau Monde : adoption de l'élevage chez les Indiens Guajiros*. Paris : éditions de la Maison des sciences de l'homme, 316 p.

—, 1999 - « Le cheval dans le Nouveau Monde », *Études rurales*, vol. 151, n° 1, p. 51-75.

Poutignat F. et Streiff-Fenart J., 1995 - *Théories de l'ethnicité (suivi de) Les groupes ethniques et leurs frontières*. Paris : PUF, 270 p.

Puentes Alarcón J., 2007 - *Las relaciones de poder político en el pueblo Wayúu*. Maracaibo : Ed. del Vice Rectorado Académico, coll. « Textos universitarios », 115 p.

Puerta S.-C., 2005 - « Les rapports entre les Indiens Wayúu et une multinationale minière : nouvelles stratégies d'articulation local/global ». Conférence aux Journées d'étude de l'EHESS, « État et transnationalité : l'espace social recompose », le 24 mai 2005, Paris.

Ramousse D., 1989 - « Les enjeux du développement dans l'espace frontalier colombo-vénézuélien (Guajira/Zulia) ». In : Rével-Monroz, *Venezuela : centralisme, régionalisme et pouvoir local*. Paris : éditions de l'IHEAL, p. 91-119.

—, 1999 - « La frontière Colombie/Venezuela : facteurs de tension et dynamiques d'intégration », *Bulletin de l'Association de géographes français*, vol. 76, n° 3, p. 260-274.

Ripoll F. et Veschambre, 2005 - « Introduction », *Norois*, vol. 195, p. 7-15.

Robette N., 2012 - « Les espaces de vie individuels : de la géographie à une application empirique en démographie ». *Cybergeog : European Journal of Geography* [en ligne], n° 605, mis en ligne le 27 avril 2012, consulté le 19 février 2017.

Rodriguez Mansutti A. et Ales C., 2007 - « “La géométrie du pouvoir”. Peuples indigènes et révolution au Venezuela », *Journal de la société des américanistes*, vol. 93, n° 2, p. 173-193.

Salamanca C.-A., 2015 - « Terrores guajiros. Lecturas transversales entre las políticas de la identidad, la violencia masiva y la economía transnacional », *Revista de Antropología Social*, vol. 24, p. 287-315.

Sánchez Pirela B., 2008 - *El pensamiento filosófico Wayúu*. Maracaibo : Ed. del Vice Rectorado Académico, 123 p.

Tarrius A., Péraldi M. et Marotel G., 1994 - « Migration et citadinité. L'approche de la ville par la mobilité », *Parcours et position*, n° 64, p. 97-90.

Valbuena Chirinos C. et Paz Reverol C., 2007 - « La resistencia a los dinámicos de expansión del pueblo Wayúu », *Boletín Antropológico*, vol. 25, n° 70, p. 245-264.

Varnier C., 2016 - « “Maleïwa, c'est Jésus”. Exemples de syncrétismes chez les Guajiros (Venezuela) et les Mixtèques (Mexique) », *Géoconfluences* [en ligne], mis en ligne le 19 octobre 2016, consulté le 10 février 2017.

Vásquez Cardozo S. et Darío Correa H., 2000 - *Geografía Humana de Colombia. Nordeste Indígena*, t. II, Bogotá : Instituto colombiano de la Cultura Hispánica, 216 p.

Veschambre V., 2005 - « La notion d'appropriation », *Norois*, n° 195, p. 115-116.

Résumé

De la mobilité des vivants croisée à celle des morts, cet article propose une réflexion concernant les modes d'appropriation de l'espace par les Guajiros, un peuple amérindien d'origine arawak, au sein des cimetières urbains de Maracaibo au Venezuela. Dans un contexte socio-économique où les Guajiros émigrent de plus en plus de leur territoire ancestral – la péninsule de la Guajira – pour venir vivre au sein des espaces urbains,

L'accent est mis sur la question de leurs permanences et transformations sociales et culturelles au travers d'un événement particulier : la pratique de leur rituel funéraire. Si la mort est perçue par les Guajiros comme un événement double (mort du corps et mort de l'âme), leur rituel funéraire est matérialisé par un double enterrement réalisé en deux temps et dans deux espaces différents : le premier à proximité de l'ancien lieu de vie du défunt, le second dans la Guajira. Ainsi, à l'heure où les Guajiros enterrent leurs morts dans des cimetières municipaux, cet article vise à comprendre la place qu'ils occupent au sein de ces espaces, et, plus généralement, au sein de la société vénézuélienne.

Mots-clés : mobilités, frontières, croyances, rituel funéraire, permanence.

Abstract

**From the mobility of the living to that of the dead :
constancies and transformations of the *guajiro* funerary
ritual in the cemeteries of Maracaibo, Venezuela**

By crossing the mobility of living and of the dead, the following article offers a reflection on the spatial appropriation modes of the Guajiros, an Amerindian people of arawak origins, in the urban burial grounds of Maracaibo, Venezuela. In a socio-economic context where Guajiros tend to emigrate more and more from their ancestral territory – the Guajira peninsula – to settle in urban spaces, the emphasis is put on the question of the social and cultural permanences and changes they manifest through a specific event : the practice of their funeral rite. Death is perceived as a double event for Guajiros (via the passing of both the body and the soul), and their funeral rite is embodied by a double burial undertaken in two steps and in two different places : the first being completed near the deceased person's home and the second in the Guajira. Thus, at a time when Guajiros bury their dead in municipal cemeteries, this article aims at understanding the position they occupy within these spaces, and, on a broader level, within the Venezuelan society.

Keywords : mobility, boundary, faith, funeral ritual, permanence.